

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 14

Artikel: Dangereuse question
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219441>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

du pauvre et la semelle du riche. Souliers cloutés, souliers vernis ont la même boue aux talons.

Par sa lucarne au niveau du sol le cordonnier voit passer les jambes. Il finit par les connaître, mais seulement jusqu'au mollet.

Peut-être ne savez-vous pas que les pieds ont une physionomie ?

Le cordonnier le sait.

Il distingue les pas, les heurts, les cadences, le pied sûr, le pied frère, le pied heureux, les chevilles qui crèvent d'orgueil, les orteils qui craquent de bêtise, les tiges coquettes, les empeignes frustes, les lacets fatigués.

A côté du pied fringant, le pied honteux, le pied qui souffre.

A côté du pas vainqueur, le pas lassé, le pas vaincu.

Le cordonnier, homme des pieds, ignore sereinement les têtes. Le haut n'est pas son domaine la vue du bas lui suffit.

Il demeure penché sur mille et mille empreintes humaines, créant du neuf avec du vieux.

Ce métier lui rend tous les jours l'âme tendre et la main calleuse.

Il chante. Il cogne. Il coud.

Dangereuse question. — Une coquette qui n'est plus de la première jeunesse, interroge un visiteur : — Quel âge lisez-vous sur mon visage ?

— Au regret, Madame, de ne pouvoir vous répondre : je ne sais pas lire entre les lignes.

Les enfants terribles. — Allons, Toto, mange ta soupe.

— Elle n'est pas bonne.

— Pas bonne ? Petit malheureux, un jour peut venir où tu voudras en avoir d'aussi bonne.

— Bien vrai ? Alors, on pourrait peut-être la garder pour ce jour-là.

La Patrie Suisse. — Encore un très joli et très intéressant et très artistique numéro ! (25 mars). La partie biographique y est représentée par les portraits du colonel Henri de Muralt, décédé le 12 mars, et des nouveaux conseillers d'Etat valaisans, M. Oscar Walpen et Paul de Cocatrix. Le Conseil de la Société des Nations, en séance, le Salon de l'Automobile, l'incendie du « Bonivard », la reine Wilhelmine en Suisse, y constituent une importante glorie d'actualité. Le vieux pont en bois sur le Rhin, entre Ragaz et Maiefeld, de remarquables paysages alpestres des alentours du Cervin, Melide (lac de Lugano), le Piz Rech (Grisons), y font la part du « visage animé de la patrie » ; des scènes d'« Iphigénie en Aulide », de Gluck, et du « Chat Botté », du Théâtre des Marionnettes de Lausanne, celle de l'art. Tout cela, très soigné, admirablement illustré et imprimé, alliant, à un degré inconnu chez nous, le caractère populaire au fini artistique.

S. G.

UNE BONNE ACTION

MADEMOISELLE Marie-Louise s'était habillée avec beaucoup de soin ; elle avait mis son costume blanc, un chapeau qui lui seyait et elle allait ainsi à travers le village, se rendant de la villa Anémone au Palace Grand-Hôtel.

Elle marchait à petits pas, ses yeux aussi bleus que le ciel ; regardant la montagne, les prairies et, de temps en temps, le soleil que son parasol étolait.

Autour d'elle : au seuil de leurs portes les petites vieilles tricotaient et les vieux, en calottes, fumaient leurs pipes. Les fleurs qui s'écoulaient en guirlandes des fenêtres, d'autres, jaillissant du sol, envahissent les pavés, les murs, s'en vont plus loin, se répandent, multicolores, bariolées. Tout à coup une chèvre, puis deux, des enfants qui s'amuse : leurs sabots claquent sur la terre bien battue. Et voici une toute petite fille ; elle s'efforce de tirer une charrette, ses bras potelés se tendent, un nœud rouge ballotte parmi ses cheveux défaits.

Marie-Louise s'en approche. Elle dégage l'une des roues.

— Ma petite, attends que je t'aide. L'enfant ne veut pas, elle s'agrippe au guidon, cambrée, elle poursuit sa besogne jusqu'à ce que là-bas,

là-bas où la ruelle commence à monter, elle est arrêtée.

Marie-Louise hésite : lui venir en aide ? elle sera en retard ; M. Félix l'attend au Grand-Hôtel, il compte les minutes, les secondes, il ne pense qu'à elle, rien qu'à elle, comme elle ne pense qu'à lui.

L'enfant se retourne, appelle, elle est si petite. Coûte que coûte, il faut lui aider.

Les voilà qui cheminent toutes les deux au soleil.

— Et tu te nommes ?

— Lison.

— Tu as des frères, des sœurs, tu vas faire des commissions ?

L'autre ne répond pas, elle repousse sa compagnie, maintenant que le chemin est plus facile, de nouveau c'est elle seule qui veut tirer.

Marie-Louise ne se laisse pas rebuter, elle a décidé de l'aider jusqu'au bout ; on ira ensemble à la boutique, on achètera ce qu'il faut. Tant pis pour le Grand-Hôtel, tant pis pour M. Félix qui l'attend, qui s'impatiente... Oh ! Tant pis... c'est triste à faire pleurer.

De leurs portes, les petites vieilles, à travers leurs lunettes, à travers leurs aiguilles brillantes comme des rayons, les regardent ébahies. Comme si ç'avait été un miracle que d'aider une enfant !

Et Marie-Louise sent ses yeux devenir plus bleus que le ciel, son chapeau vert plus vert que les prés, sa robe blanche plus blanche que la neige de là-haut.

Marcher comme ça avec une petite fille, cela aurait pu être agréable, mais Lison est méchante. Les autres enfants quand on leur aide ne sont pas ainsi, ils parlent, racontent, on devient des amis aussitôt. Lison elle, est stupide ; grasse, potelée et, dans ses yeux nigauds, dans chacun de ses gestes on sent une volonté têtue. Naturellement, ses parents doivent être ou pauvres ou cruels pour la faire travailler ainsi. Marie-Louise arrange les cheveux de la petite et elle a envie de lui donner une petite claque sur la joue.

— Est-ce que tu vas chez Mutruz ou chez Robert ?

— Là-bas, là-bas, laisse !

— Faut-il que je t'aide ou non, vilaine sottie, monte sur le char.

Comme cela c'est mieux, mais c'est beaucoup plus lourd.

Lison jubile, pousse des hurlements et, ses cinq doigts dans la bouche, elle crie :

— Chez Robert, on va chez Robert pour sûr ! C'est la boutique la plus éloignée.

Marie-Louise ferme le parasol, par dessous son chapeau le soleil lui fait mal.

Le chemin monte : les petits chalets semblent sourire et jouer entre eux à cache-cache. Un chien tire la langue. Un chat a traversé la route. Les rayons du soleil ressemblent à une pluie d'or car, si l'on ferme les paupières, on entend comme le cliquetis des gouttes ou peut-être est-ce le bruit dans les oreilles qu'on entend. Les grands passe-roses, les roses trémières, les roses du plein été, autour de la maison basse, dans le jardin envahi par les herbes, dépassent le mur de leurs corolles hardies. Sont-ce des fleurs que ces plantes viriles, aux pétales de faïence, gorgées de soleil, buvant la lumière dans le ciel calme et trop chaud, dans le bruissement de la terre et grandes comme de grands buissons.

Marie-Louise n'en peut plus !

Elle marche, elle marche toujours, il lui semble qu'elle rêve un cauchemar de soleil. On regarde ses souliers sales, on regarde sa robe rayée par l'huile de la roue, elle se dit qu'on pourra la laver.

Tout à coup Lison s'agite, saute à terre, disparaît.

Un homme empoigne le guidon. Il est furieux.

— Cette gamine, où est-elle, la sale gosse ?

Il reconnaît Marie-Louise.

— C'est vous...

Il s'écarte étonné.

— Mademoiselle, c'est vous !

Et il éclate de rire, il se tord.

— Ah ! la-la ! Ah ! la-la ! mon char ! voilà une heure que je le cherche. Cette gamine me le vole toujours, elle s'amuse avec et moi qui l'ai encore si bien attaché ! Oh ! là, là !

— Eh ! Monté, la pauvre demoiselle, dit une vieille charitablement.

Elles sont toutes là maintenant, elles gesticulent, elles causent :

— J'y doutais bien, moi, quand je voyais peiner comme ça la demoiselle, ça ne me disait rien de bon.

— Cette malhonnête Lison, cette malhonnête fille !

— Et le parasol qui a une déchirure, c'est mille fois dommage ça !

L'autre examine son char.

— Monsieur... vraiment... je ne savais pas...

— Pas de mal, mademoiselle, cette gamine, si je la tiens !

Marie-Louise se sauve.

Les taches d'huile cela ne s'enlève jamais, le parasol, on ne peut plus le raccommode et Monsieur Félix, qui a tout le temps attendu ! Comment pourra-t-elle se montrer désormais au village.

Après cela, essayez de faire le bien !

Claude Gaspard.

Théâtre Lumen. — Afin de donner satisfaction à de nombreuses personnes qui n'ont pu trouver de places pendant la première semaine de présentation du merveilleux film à grand spectacle **Quo Vadis ?**, tiré du célèbre roman de Szienkiewicz, et tourné sous la direction artistique de Gabriel d'Annunzio, la direction du Théâtre Lumen prolongera d'une semaine ce spectacle artistique, en matinée et en soirée, soit du vendredi 3 au jeudi 9 avril inclus ; mais ce sera irrévocablement les dernières représentations de ce spectacle fastueux. Il vaudrait la peine d'aller au Théâtre Lumen pour voir le Néron de Jannings, tous les jours en matinée à 3 h. et soirée à 8 h. 30. Dimanche 5, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30. Rappelons enfin, que le prix des places, malgré l'importance du spectacle n'a pas été augmenté. Nous ne pouvons que recommander à tous ceux qui ont lu le roman de Szienkiewicz d'aller voir son adaptation remarquable au Théâtre Lumen.

Royal Biograph. — Recommandons tout spécialement le programme du Royal Biograph comprenant le **Le Trésor du Sous-Marin**, un film merveilleux d'aventures sensationnelles dont plusieurs ont été tournées sous mer, avec le procédé des frères Williamson. Certainement jusqu'à ce jour personne n'avait encore osé ce que l'on voit dans le film « Le Trésor du Sous-Marin ». La partie comique est largement représentée par un immense succès de fou-rire **Julot à la ferme**, film des plus amusant et qui déridera les plus moroses. A chaque représentation les dernières actualités mondiales et du pays, par Ciné-Journal Suisse et le Pathé-Revue, le toujours très intéressant cinémagazine.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BROX, édit.

Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Brox

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

ARTICLES SANITAIRES Caoutchouc Pansements
Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.
W. MARGOT & Cie. Pré-du-Marché, LAUSANNE

COUPELLERIE PARAPLUIES
Aiguillage et réparations tous les jours. — Spécialité d'aiguillage de tondeuses.
Coutellerie de la rue de la Louve. **Stephane BESSON**

DENTISTE R. GUIGNET
Pl. Riponne 4 - LAUSANNE - Tél. 66 18
Consultations tous les jours de 8 à 12 h. et de 2 à 6 h.

HORLOGERIE - BIJOUTERIE - ORFÈVRE
G. Guillard-Cuénoud, Palud 1, Lausanne
Grand choix — Réparations garanties — Prix modérés

VERMOUTH CINZANO
P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE